3 1761 07828209 2

Groulx, Lionel Adolphe
Ceux qui viennent

BX
1419
A765

1913

Tract No 3

ociation Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française

L'abbé L.-A. GROULX

Ceux qui viennent

Article reproduit de la NOUVELLE-FRANCE *de Québec, livraison de septembre 1913.*

MONTRÉAL
BUREAUX DE L'A. C. J. C.
1075, RUE RACHEL EST
1914

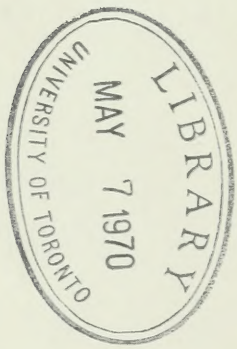
Couverture plié

NOUVEAUTÉ

Étude critique de notre système scolaire

Bel in-8 de 200 pages. Prix: 50 sous l'exemplaire, franco.
Remise de 25% à la douzaine.

BX
1419
A765



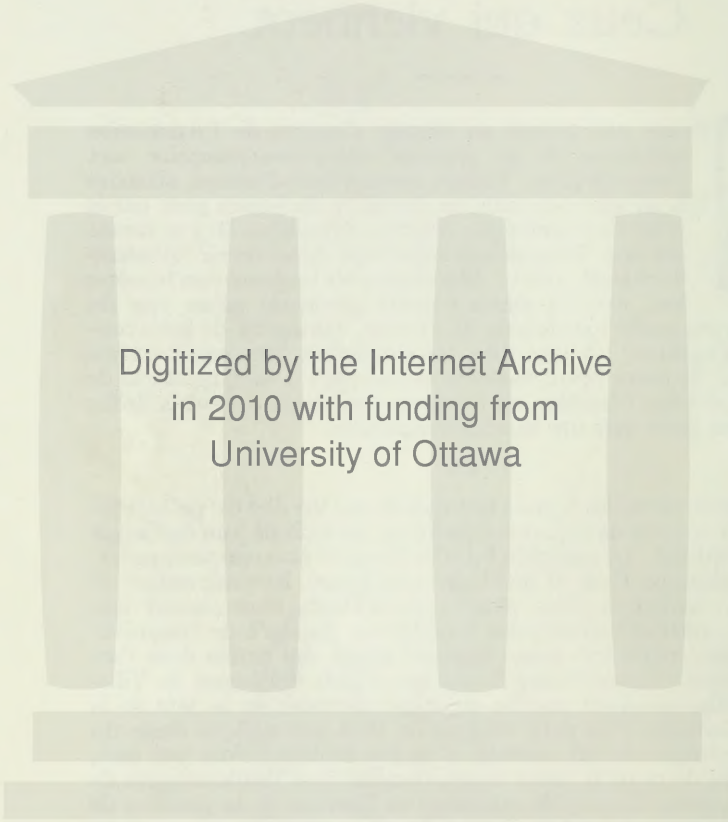
Ceux qui viennent

E me suis trouvé au dernier Congrès de l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française* aux Trois-Rivières. J'allais, comme bien d'autres, attendre à un coin de route, un bataillon de jeunes gens partis pour une campagne d'action catholique il y a tantôt dix ans. Nous étions impatients de les revoir. Avaient-ils changé, mûri ? Marchaient-ils toujours vers le même but, avec la même volonté généreuse qu'au jour du départ, ayant gardé tout le long du chemin, l'intégrité de leurs convictions d'apôtres ? A vrai dire, nous espérions plus grand qu'une déception, Si notre fièvre moderne se complaît à tout spectacle de la vie en marche, l'émotion est d'essence supérieure devant la droite montée des âmes vers une humanité agrandie.

***

Je compte parmi les bonnes fortunes de ma vie d'avoir pu assister au premier congrès de la jeune *Association*, au mois de juin de l'année 1904 à Montréal. Le spectacle fut d'une beauté émouvante et neuve. Dans les salles du Gesù et de l'Université Laval, les congressistes se pressaient nombreux. Des patronages brillants fournissaient leur lustre. Et surtout l'on assistait à de l'inouï, presqu'à de l'imprévu: une jeunesse, notre très jeune jeunesse faisait son entrée dans l'action publique. Est-ce Sainte-Beuve qui a écrit des leçons de Villemain qu'elles passaient comme un nuage électrisé sur la tête de la jeunesse française ? Le petit congrès de 1904 eut quelque chose du nuage électrique: ce fut soudain et ce fut brillant. Pour ma part, au souvenir de ce qu'il parut de spontanéité dans l'enthousiasme de ces jeunes gens, d'intrépide confiance en l'avenir, en la jeunesse de leur race, d'emporté et même d'aérien dans les mots qu'ils vinrent nous dire, je ne trouve qu'un mot pour les caractériser, un joli mot de M. Henri Lavedan, et je les appelle *la génération des ailes.*

C'était, pour parler comme M. Rostand, *les ailes qui s'ouvrent.* Hélas! ce devait être presque aussitôt, toujours comme dans l'*Ai-*



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ceuxquiviennent00grou

glon, les ailes meurtries. La jeune *Association* connut la tempête dès son berceau. Corneille eût dit:

Elle eut des ennemis même avant que de naître.

Et son congrès venait à peine de se clore que ses premières luttes furent pour défendre son droit à la vie. Je crois bien qu'à ces jeunes gens l'on reprochait surtout d'être jeunes. Dans un pays où l'on déniait invariablement le droit à la pensée et le droit au dévouement à quiconque ne pouvait exhiber un petit bout de barbe blanche, où la jeunesse n'était encore admise qu'à faire du sport et des frasques, l'on se scandalisa tout à fait qu'elle osât se mêler de penser et d'agir. Il fallut voir de quel grand air olympien ces petits bonshommes qu'on disait n'avoir achevé ni leurs dents de lait, ni leur mue intellectuelle, furent renvoyés à leurs jeux, sinon jusqu'aux jupes de leurs mères. Hélas! nous connaissons même tels de ces petits congressistes qui, rentrés de Montréal l'âme toute en fête, se virent âprement tancés par des papas très sages, comme s'ils fussent revenus de quelque scandaleuse équipée.

Mais aussi de quoi se mêlaient-ils ? De jeunes inexpérimentés ne seront toujours bons qu'à compromettre les meilleures causes. Et c'était bien l'avis d'un certain nombre d'autres, amis de la petite paix, qui ont trouvé le secret de sauver les causes sans les défendre. Vous les connaissez, n'est-ce pas, ces fort braves gens qui n'ont point inventé la parole du Taciturne: «Il n'est point nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.» Eux, ils ne veulent croire qu'à ce qui est arrivé, ils n'ont de confiance qu'aux tactiques à la *Fabius Cunctator*, et ils ont écrit sur leur blason: «Rien ne réussit comme le succès.» Nous croyons bien que l'opposition la plus tenace, sinon la plus active, nous vint de ce côté. Colorée d'un motif très noble, elle retient peut-être encore à l'écart d'excellentes intentions et de meilleurs dévouements. Avec elle, l'on ne prend la peine de regarder ni à notre programme, ni à nos statuts. Grâce à ce trucage l'on escamote nos cercles d'études, notre formation à longue échéance, et l'on continue de promener devant le public l'épouvantail d'une armée de jouvenceaux en train de reprendre l'épopée de Cervantès.

Il fallait s'attendre à rencontrer les politiciens dans le groupe des oppositionnistes. Avec l'admirable flair qui les caractérise lorsqu'ils se croient menacés dans leurs intérêts de castes, il devinèrent quelque chose comme une machine infernale dans l'œuvre nouvelle. Et tout de suite, et les whips du journalisme et l'état-major des clubs — de ceux où l'on sauve chaque jour le pays entre deux chocs de verres et deux coups de fourchette — reçurent l'ordre de rallier cette jeunesse en humeur d'indépendance et de désertion. Plusieurs des chefs de

l'*Association* — nous n'écrivons rien dont nous ne soyons sûr — furent abordés, exhortés, tentés. Les papas assez souvent s'en mêlèrent. Et si un plus grand nombre des premiers adhérents n'a pas fléchi le genou devant le *Baal* politique, ce ne fut la faute ni des promesses qu'on fit miroiter, ni des faveurs qu'on prodigua. Pendant le même temps, dans les gazettes, l'on s'employait à brouiller les choses et à semer les équivoques, et, pour substituer à l'effort vain de la séduction l'action plus sûre du mensonge, l'on s'efforçait de compromettre l'*Association* tantôt avec un parti politique tantôt avec l'autre.

Et toutes ces attaques et toutes ces méfiances aggravaient un mal dont l'*Association* devait souffrir encore longtemps, un mal interne et que j'oserais presque appeler congénital. En dépit de la magnifique représentation du premier congrès, il resta aux spectateurs de derrière la scène, je ne sais quelle inquiétude, quel sentiment tout proche de la déception. Les congressistes appartenaient pour la plupart à la prime jeunesse. On refusait de se faire illusion sur la participation des plus vieux. Quoi qu'ils prétendissent, ils étaient à peine du train. On les avait mis là, assuraient les malins, pour encadrer, j'allais dire pour chaperonner leurs cadets. Et certes, les jeunes orateurs s'étaient haussés à la tribune jusqu'à de nobles mouvements. Mais, ou leur pensée se révélait trop haute et trop mûre, et inconsciemment l'on cherchait le souffleur; ou elle éclatait trop sonore, trop rembourrée d'adjectifs et de phrases, et l'on parlait de *fricassée de collège*. De là à prononcer le mot d'*Association d'enfants d'école*, il y avait moins qu'un pas. Et il parut même à quelques-uns des plus confiants, que si l'on apercevait quelques jeunes chefs de file qui avaient dû se prodiguer jusqu'à tout faire, ces chefs resteraient encore longtemps sans corps d'armée.

En réalité, c'était plus de pessimisme que de raison, plus surtout que n'en partageaient les observateurs attentifs, témoins de la fermentation des idées nouvelles dans les couches profondes de la jeunesse. Il reste vrai que beaucoup des premiers membres n'avaient que la valeur d'embrigadés d'occasion. Séduits par les claquements du drapeau et par la fière allure du régiment en marche, ils étaient venus y prendre le pas, sans prendre garde qu'un soldat de parade est peu fait aux longues marches et aux fortes disciplines. D'où, dans les premiers temps, le grand nombre des conscrits qui restaient en route. Et si une telle décimation fortifie en les épurant les bataillons forts, elle peut creuser des vides irréparables dans les rangs déjà trop clairs.

Tels furent les débuts laborieux de l'*Association catholique de la jeunesse canadienne-française*, épreuves inhérentes aux œuvres de cette nature et peut-être nécessaires pour égaler les âmes aux devoirs assumés. Ces épreuves devaient néanmoins occasionner pour

longtemps de l'incohésion et des tiraillements et empêcher l'œuvre de donner tôt sa pleine mesure. Ceux qui restaient aux écoutes, ne fût-ce que de loin, percevaient bien qu'une pensée commune allait toujours s'élaborant, qu'une volonté d'ordre et d'union finirait par triompher. L'*Association* avait lancé depuis dix ans de magnifiques mouvements; elle pouvait déjà montrer dans son sein des individualités de valeur. Mais on l'attendait toujours à de plus grands signes de virilité. On voulait lui voir les caractères définitifs des groupements forts: la prise de possession d'une doctrine et d'une action originales et la direction acceptée d'une élite d'intellectuels et de volontaires qui, maintenant l'homogénéité et atteignant les unités les plus lointaines, tend tous les esprits et toutes les volontés individuelles vers l'obtention des fins communes.

On eût dit que nous en restions un peu toujours «aux ailes meurtries». Allons-nous voir «les ailes fermées» ?

***

C'est avec un peu de cette anxiété que nous sommes allés aux Trois-Rivières. Ils étaient là plusieurs des amis de la première heure qui s'en venaient voir par eux-mêmes ce que devenait leur espérance d'il y a dix ans. Ils ont donc vu, entendu, interrogé, jugé. Et je le dis tout de suite: c'est plus et mieux qu'une satisfaction, c'est une surprise que nous avons rapportée du dernier congrès. Que les tièdes et les malveillants s'en consolent comme ils pourront: les «Enfants d'école» ont pris moustache, les esprits ont mûri, les éphèbes de 1904 ont pris tout de bon la robe virile. Nous sommes assuré de ne point écrire une exagération en affirmant que l'*Association* est une force, la première peut-être des forces de demain.

Le public ne s'y trompe plus. Pour la première fois, croyons-nous, nous avons reçu aux Trois-Rivières les honneurs de la réception civique. Aucun congrès n'avait encore forcé jusqu'à ce point l'attention de la presse. Si, dans les journaux politiques, l'on s'est mis en dépense d'imaginations et d'équivoques, si l'on s'est efforcé de compromettre les congressistes avec cette fumisterie de «parti catholique», c'est qu'on a pressenti la levée d'une puissance menaçante. C'est toujours un hommage à la force que le mensonge de la presse.

Nous voudrions donc, puisque l'occasion s'en offre opportune, définir l'originalité de cette force nouvelle et présenter au public ceux qui viennent. Il y a dix ans, ces jeunes gens nous avaient promis de devenir des hommes de foi pieuse, des hommes d'étude, des hommes d'action. Voyons s'ils ont racheté leurs promesses.

***

La puissance d'une association réside, plus qu'en toute chose, dans la valeur de sa doctrine et dans la mesure dont les esprits s'en infor-

ment. Les véritables groupements d'hommes sont avant tout des volontés mises au service d'idées. Or, si je cherche d'où viennent à l'*Association* sa première originalité et sa plus grande force, je réponds sans hésiter: de son vivant catholicisme. Comme avec ces jeunes gens l'on se repose enfin du «catholique par accident», de ce type si répandu qu'on marche dessus, dirait La Bruyère: catholiques qui croient mais professent le moins possible, catholiques qui admettent la morale, mais lui soustraient toute leur vie publique, catholiques qui se réclament de l'Église mais qui la boudent et la redoutent. À l'*Association catholique de la jeunesse* l'on croit et l'on vit sa foi. Grandis au sein de leurs cercles d'études dans la conviction que le catholicisme est le fondement du progrès individuel et social, habitués à mêler leurs prières et leurs communions pour la formation de leur âme et pour le triomphe de la «cause», ces jeunes hommes se soumettent avec amour à l'intégrale discipline de leur foi religieuse. Ils n'aperçoivent plus dans la foi traditionnelle qu'un thème à déclamations sentimentales, un élément du patriotisme, une sauvegarde sociale. Volontiers ils feraient leur ce programme admirable des jeunes catholiques des *Cahiers de l'Amitié de France:* «Pour nous le Christ n'est pas un inaccessible idéal, mais une personnalité vivante, descendue en notre chair, se distribuant à tous dans son Eucharistie. Pour nous, l'Église est son épouse infaillible. Pour nous enfin, le sacrifice de la messe, les sacrements, la communion des saints, sont des réalités spirituelles où s'alimentent et s'exaltent toutes nos forces.»

Nous savons que toute cette jeunesse est une habituée de la communion fréquente et quotidienne, des conférences de Saint-Vincent de Paul et des retraites fermées. Tous les groupes tiennent à honneur d'offrir des communions collectives aux intentions de l'œuvre. Nous connaissons des collégiens qui, dans leur petite ville, prélèvent sur leurs épargnes pour offrir des étrennes aux petits pauvres. Nous en connaissons d'autres qui sacrifient joyeusement quatre ou cinq jours de leurs vacances pour aller s'enfermer dans une maison de prière. Et combien de petits commis et de petits ouvriers d'usine prélèvent aussi sur leurs plus modestes vacances la dîme du bon Dieu! L'étude de la religion, parce qu'on va chercher dans sa lumière la solution de tous les problèmes, a pris dans tous les cercles le caractère d'une habitude et d'un devoir. Tous ont remarqué, aux Trois-Rivières, la simplicité et la modération des confessions de foi. Aux déclarations peut-être un peu tapageuses d'autrefois, a fait place une foi franche et plus modeste qui estime le devoir une chose trop naturelle et trop simple pour le proclamer et l'accomplir en s'ébouriffant.

Et pourquoi donc ces jeunes hommes sont-ils allés en droite ligne vers ce catholicisme de doctrine et de pratiques intégrales? Prenez la peine de lire leurs aveux dans les discours et dans les écrits

qu'ils livrent au public ou qu'ils jettent au sein de leur association. Relisez, par exemple, l'allocution du docteur Baril au monument du Sacré-Cœur, celles de M. Gustave Monette et de M. Guy Vanier au banquet des Trois-Rivières, et vous apprendrez, qu'après les motifs plus élevés qui leur viennent de leur ardent amour du Christ, ils ont reconnu dans cette loyauté religieuse une nécessité individuelle. Ils ont trop vu les compromissions déplorables où se laissent entraîner autour d'eux les catholiques de la basse-messe du dimanche et de l'unique communion de Pâques. Ils veulent par la messe et par la communion fréquentes, par la prière et par la pratique de la charité, faire affluer dans leurs volontés toutes les énergies de la combativité spirituelle.

De plus, voués tout jeunes à la conquête des âmes, ces jeunes apôtres ont eu le temps d'apprendre certaines vérités assez appréciables, entre autres la valeur et les conditions de la rénovation intérieure. Ils savent que tout progrès social est illusoire qui ne prend là son origine et son fondement. Après tout, une race n'est forte que de la force de ses valeurs morales. Elles seules promettent l'uniformité et la perpétuité des croyances et la noblesse durable des mœurs et des traditions. Le rayonnement social du catholicisme, la réforme de l'esprit public, les apôtres de l'*Association* ne l'espèrent donc point d'un assemblage de lois et d'institutions qui ne prennent les hommes que par le dehors. Mais ils placent d'abord leur grand espoir en ce maximum de valeur religieuse qui fait associer les hommes aux collaborations providentielles. Voilà pourquoi, à tous ceux qu'ils veulent améliorer ou associer à leur œuvre, ils proposent un idéal de vie catholique à vivre. Et ainsi, ce que d'autres attendent de la force du nombre, de la puissance conquérante des idées, de la réforme législative, eux, mais eux seuls parmi ceux qui font de l'action publique laïque en notre pays, l'attendent de la rénovation intérieure des âmes.

Qu'après cela, ils en viennent à compter aussi sur la culture et l'action intellectuelles, c'est dans la logique de leurs conceptions. Sans doute, s'il faut reprendre un mot récent de M. Ribot, «il ne suffit pas de tout comprendre pour être capable de grandes choses». Mais encore faut-il comprendre quelque chose. Dieu ne s'est pas engagé, que nous sachions, à toujours suppléer miraculeusement la compétence de l'esprit. Et qui ne sait que de très pieux catholiques, mais ignorants, peuvent faire des journalistes imprudents, des présidents d'œuvres malavisés, des politiques maladroits ? Leur probité d'apôtres devait donc conduire les jeunes gens de l'*Association* vers la culture intellectuelle. Et c'est là une autre originalité de leur groupe. Seule, de toutes nos institutions, l'A. C. J. C. — et nous ne croyons pas qu'on l'ait assez remarqué — a mis le cercle d'études, c'est-à-dire l'étude permanente et collective, à la base de son organi-

sation. J'ai osé même définir un jour l'*Association* «un syndicat de cercles d'études». Et pour n'être point complète, la définition a tout le moins le mérite d'être juste. Mais conçoit-on la supériorité que devait conférer à ces jeunes gens un tel entraînement intellectuel, dans un pays où la fréquentation des livres, après les années de collège et d'université, n'a pas l'heur de compter au nombre des choses pratiques ? Que l'on parle si l'on veut de programmes mal suivis, de méthodes souvent défectueuses, d'alternatives de ferveur et de lassitude. N'était-ce pas beaucoup que de faire quelque chose, et de garder, au milieu de la médiocrité têtue, la volonté de la culture ? Des observateurs l'ont noté avec surprise et avec joie: l'*Association* a su former depuis quelques années une véritable élite intellectuelle. Elle compte dans ses rangs quelques-unes des plus fortes têtes de la jeune génération. Elle a même formé depuis un an — M. Héroux l'a écrit dans *le Devoir* — de véritables spécialistes pour notre question d'instruction publique. Et il ne s'agit point uniquement des étudiants de nos universités qui ont pu, par le cercle d'études, garder des relations assidues avec les bibliothèques. Mais nous avons le bonheur de montrer de réelles compétences entièrement formées chez nous. Qui ne sait, pour ne citer qu'un exemple entre plusieurs, que l'un des chefs de l'*Association* et l'un des esprits dirigeants de l'*École sociale populaire* de Montréal est un ancien élève de la petite école des Frères, qui n'a traversé d'autre collège que le cercle d'études de l'A. C. J. C. ?

Nous croyons bien superflu de signaler le caractère pratique des études au sein de l'*Association*. On se tromperait naïvement si l'on se représentait nos cercles sous l'apparence de cénacles hautains, ouverts à de petits intellectualistes passionnés d'idéologies abstruses. Il ne saurait y avoir d'opposition pour un catholique entre la pensée pure et l'action. La pensée sera toujours pour lui génératrice d'activité extérieure, comme la foi enfante la charité. M. Robert Vallery-Radot l'écrivait dernièrement pour l'enquête d'Agathon sur *Les jeunes gens d'aujourd'hui:* «Seul le dogme catholique sait unir dans un réalisme fécond l'intellectualisme le plus haut et le pragmatisme le plus complet.» Et c'est de quoi nous voudrions aviser les pragmatistes rancis de chez nous qui n'ont voulu voir dans l'A. C. J. C. qu'une fabrique de petits *idéalistes* et qui usent volontiers du terme comme d'une suprême injure. Que l'on veuille bien, une bonne fois, découvrir le programme de nos cercles d'études et l'on devra confesser la mentalité sainement réaliste de notre jeunesse catholique et le caractère systématique de son effort intellectuel. Que l'on observe soigneusement tous les aspects, toute la complexité *compréhensive* que prennent en ce programme les questions nationales, les questions sociales et notamment la question ouvrière; que l'on se souvienne de l'admirable ferveur d'ensemble

qui, l'année dernière, faisait palpiter tous ces jeunes esprits autour du même problème, et l'on devra convenir en toute bonne foi, que nulle jeunesse n'a eu jusqu'à ce point la conscience profonde de nos réalités, n'a tenu par autant de fibres à son pays, à sa race, et n'a entrepris notre défense et notre renouvellement par une exploitation aussi méthodique de toutes les forces du catholicisme et de la tradition nationale.

C'est une vérité qu'achèvera de démontrer le caractère de son action. Ce n'est plus le temps de rappeler, après tant de fois, sa chevaleresque et victorieuse campagne pour la délivrance de la langue française, son intervention opportune dans tous les grands mouvements nationaux. M. Adjutor Rivard l'avouait généreusement aux congressistes des Trois-Rivières: «Dans ce pays, Messieurs, l'on ne fait plus rien de bon sans avoir recours à vous.» Je veux m'en tenir au dernier geste de l'A. C. J. C. et qui a marqué en quelque sorte, du moins pour le public, son avènement à la virilité. Ce fut une noble et salutaire action que ce congrès des Trois-Rivières. Il le fut par le choix du sujet d'étude et par les travaux préparatoires; il le sera par la répercussion profonde qu'il ne peut manquer d'avoir à travers notre province et tout le pays. Trop longtemps les catholiques du Québec avaient paru se cantonner en matière scolaire dans une lutte exclusivement négative. Pour avoir cru que l'anathème dispense d'action, nous avons créé nous-mêmes une réputation de progressistes et de sauveurs à des hommes de l'esprit le plus rétrograde et le plus frénétiquement homaisien. Il appartenait à la jeunesse catholique de nous faire rompre avec ces méthodes déplorables. D'autres, avant elle, avaient pu tenter des escarmouches. La première elle a entrepris une campagne offensive et méthodique sur tout le front des adversaires.

Le congrès eut comme préface toute une année de travail patient et fouillé, dans nos cercles d'études, sur la question de l'éducation et de l'instruction publique. En même temps, de par l'initiative et sous la direction du comité central, une enquête, la plus vaste et la plus loyale, croyons-nous, qu'on ait jamais faite autour du problème scolaire, se poursuivait dans la province de Québec, à travers les livres officiels des provinces anglaises du Canada et même d'un bon nombre des États de la république américaine. L'*Association* se proposait ainsi de compléter, de reviser au besoin les chiffres officiels et d'établir nettement, sans peur de la vérité, l'exacte position de notre province en regard de nos voisins et de nos rivaux.

Puis, au mois de juin dernier, ce fut le congrès. Les circonstances ont voulu que son premier congrès d'action pratique, l'*Association* l'ait tenu aux Trois-Rivières, dans la petite ville où survit toujours la pensée du grand évêque qui fut tant de fois l'initiateur de nos mouvements patriotiques et sociaux. Là, dans cette atmosphère

toute vibrante de sympathie, sous la paternelle bénédiction de l'héritier de Mgr Laflèche, les jeunes congressistes ont eu l'air de continuer une œuvre locale. Pendant trois jours, nous avons entendu la lecture et la discussion de rapports dont un grand nombre brillants et substantiels. Avec un luxe, une avalanche de statistiques comme jamais peut-être ne s'en vit joncher le parquet d'une chambre parlementaire, les orateurs du congrès ont sonné la revanche de leur province. Par des chiffres, des comparaisons de statistiques, des preuves qu'on ne réfutera point, ils ont établi, entre autres bonnes vérités, que ni pour la fréquentation scolaire, ni pour la compétence pédagogique, nous n'avons à rougir en face de nos voisins. Avec tout cela, sans doute, les jeunes catholiques de l'*Association* ne se flattaient pas d'arracher une capitulation à nos dénigreurs. Mais ils les ont acculés à leur dernière ressource, la négation gratuite, et ils devraient avoir rendu leur règne désormais impossible auprès de tout ce qu'il y a chez nous de gens de bonne foi et d'esprits justes.

Ce qui ne veut pas dire que les congressistes ont prétendu immobiliser leur province dans le progrès stationnaire. Non, ils ont aussi regardé vers l'avenir. Et tout en se souvenant de la modestie que leur impose leur jeunesse, forts des inspirations du passé et de la ferme orthodoxie de leurs principes, ils n'ont pas craint de présenter tout un programme de réformes. Parmi les rapports présentés au congrès, il en est un qui a provoqué notoirement l'attention, je veux parler du travail de M. V.-E. Beaupré. N'ai-je pas entendu des juges compétents déclarer que certaines idées, certaines réformes suggérées dans ce travail pourront apparaître discutables, mais que jamais dans notre province, l'on n'avait soumis au public un projet d'organisation scolaire conçu avec autant de cohésion et de vigueur de pensée ? On fera bien de regarder aussi aux vœux qui sont venus clore le congrès. On y trouvera, à côté d'affirmations de principes et de protestations opportunes, des avertissements courageux et un plan de réformes précises et progressistes.[1]

---

1. Voici dans leur texte les vœux émis par le Congrès de l'A. C. J. C. aux Trois-Rivières.

I.—Le cinquième congrès de l'A. C. J. C. aime à reconnaître que l'action heureuse exercée par l'école primaire sur la conservation des caractères essentiels de la race canadienne-française, de son esprit catholique et français, est due surtout au concours de l'Église et des parents dans l'éducation des enfants. Il souhaite, que, dans notre système d'instruction publique, on ait soin de garder toujours, à ces deux tuteurs de l'école, le «contrôle» que leur reconnaît le droit naturel, contre lequel ne saurait prévaloir l'autorité d'aucun gouvernement.

II.—Le cinquième congrès de l'A. C. J. C. demande que l'on s'en tienne, dans l'application de notre législation scolaire, à l'esprit qui a dicté la loi de 1875. Il souhaite que le conseil de l'Instruction publique soit reconnu, en droit et en fait, comme une commission absolument indépendante, et qu'il soit seul chargé de la direction des écoles même sustentées par l'État, de l'entière distribution des fonds scolaires et de la nomination des inspecteurs. Il suggère en outre que le choix des membres de ce conseil soit soustrait à toute influence politique.

III.—Le cinquième congrès de l'A. C. J. C. estime que l'établissement d'un ministère de l'instruction publique, la gratuité scolaire, l'uniformité des livres et l'instruction obligatoire seraient des modifications inopportunes qui contribueraient à désorganiser plutôt qu'à améliorer notre système scolaire. Mais il croit que, pour obvier aux inconvénients de l'uniformité des programmes, on devrait tenir compte de la différence entre l'école rurale et l'école urbaine, et rédiger les programmes suivant les besoins des diverses régions de la province.

Oui, si l'on observe que c'est la jeunesse qui a ainsi manifesté, il faut bien reconnaître en ces paroles et en ces gestes les éléments des actions qui se prolongent et qui aboutissent aux réalisations définitives. Et c'est ainsi que l'A. C. J. C. s'affirme originale jusque dans son action. D'autres groupements peuvent se proposer un but très élevé et dépenser pour l'atteindre beaucoup de talent et de dévouement. Mais leur but comme leurs moyens d'action n'atteignent qu'à une hauteur moyenne et dépassent rarement la sphère naturelle des intérêts moraux. L'*Association de la jeunesse*, surnaturelle dans son but et dans ses principaux moyens d'action, partage avec un très petit nombre de nos institutions laïques le mérite de se placer au strict point de vue catholique et d'embrasser dans sa sollicitude l'ensemble des problèmes vitaux. Mais elle peut revendiquer sur toutes l'unique avantage d'un long avenir et l'incomparable discipline de ses forces organisées.

***

N'aurais-je pas le droit maintenant de boucler cet article avec le mot d'espérance que j'écrivais tout à l'heure: ceux qui viennent n'auront qu'à le vouloir pour devenir les maîtres de demain ? Ils s'appuient sur l'élite de notre jeunesse, et par elle c'est aux sources mêmes de leur race qu'ils peuvent orienter le cours de l'avenir. Si la jeunesse des collèges porte dans sa tête l'idéal des plus hautes tâches humaines, s'il y a compénétration constante entre ses études, ses obscurs devoirs quotidiens et les réalisations immédiates qu'elle en peut faire pour le bénéfice de sa foi et de sa patrie, elle n'oubliera point qu'elle le doit, pour la meilleure part, à cette œuvre de jeunes que ses maîtres ont fait entrer chez elle avec le cercle d'études et le Semeur et qui vient lui rappeler que le dévouement n'a point d'âge. Toute son éducation actuelle l'incline à entrer dans le rythme de la même génération.

Par l'*Association* encore, les jeunes gens plus vieux qui entrent dans la vie, se voient protégés contre la plupart des défections d'autrefois. Comptez, en effet, tout ce que peut apporter de réconforts aux débutants pauvres et hésitants, l'exemple de ces jeunes catholiques restés fidèles au travail, au dévouement et à l'Église. Les fanatiques de l'arrivisme nous avaient si bien chanté qu'il faut avant tout se créer une carrière, arrondir son petit pécule, prendre le temps de bedonner avant de songer aux autres, que nous avions fini par croire à l'incompatibilité du succès et de la charité sociale. Aujourd'hui l'*Association* peut montrer aux fétichistes du veau d'or, toute la phalange de ses aînés qui ont commis l'impair peu pratique de donner leur jeunesse à la cause de l'Église, à la cause de la langue, à la cause des pauvres et des ouvriers. Et, ô paradoxe! ces *idéalistes* ont réussi. On compte parmi eux des avocats, des notaires,

des médecins, des ingénieurs, des hommes de commerce assiégés de clients, des professeurs qui occupent une chaire à l'Université Laval, des journalistes qui vivent fort bien sans vendre leur plume; il y en a même, ô scandale! qui ont fait fortune, et je me suis laissé dire — vous le croirez si vous voulez — qu'un de nos anciens présidents est passé millionnaire!

Nous le répétons avec assurance: l'avenir est à ceux qui viennent. Il leur suffira d'élargir, à cette fin, les mailles de leur action et de se lancer résolument à de plus amples conquêtes. Le temps est venu, croyons-nous, où ils doivent compter plus qu'ils ne l'ont fait dans le passé sur l'action intellectuelle. «Ce sont, constatait dernièrement Agathon, les croyances des intellectuels qui, à de longues années de distance, orientent l'esprit public, et par là, la politique, la morale et les arts.» Platon l'avait déjà proclamé de son temps: «C'est l'idée seule qui est en éternelle possession de conduire le monde.» Dans tout pays, en tout siècle, à chaque génération, dirions-nous, la partie suprême, les destinées des peuples se jouent entre quelques intellectuels. Certes, nous ne voulons pas exagérer l'action des esprits, et l'on fera bien de compter sur l'influence des surnaturels pour l'accomplissement des plus grandes choses. Mais si le mouvement de l'A. C. J. C. ne doit pas être quelque chose d'éphémère ni rien de fermé, il faut bien que pour agir l'on adopte les moyens à longue portée. «Il faut — pour emprunter une pensée souvent citée d'un écrivain contemporain, et qui sera plus vraie ici avec une légère variante — il faut que les individus fixent et prolongent en des institutions un peu moins éphémères qu'eux le battement furtif de la minute heureuse qu'ils ont appelé sagesse, mérite ou vertu. Seule l'*œuvre* durable à l'infini, fait durer le meilleur de nous.» L'*Association* qui veut embrigader toute la jeunesse doit prendre conscience qu'il lui faudra débuter par une propagande de lumière. A côté de la jeunesse rurale qui n'attend qu'un appel, il y en a une autre, le jeunesse dorée, qui est indifférente ou hostile au nouvel idéal. C'est là, en effet, l'une des anomalies inquiétantes de nos sociétés, catholiques de réputation, mais rongées par le libéralisme jusqu'aux moelles, que le spectacle de ces deux jeunesses grandies dans la même foi, élevées par les mêmes maîtres, et pensant et agissant si loin l'une de l'autre et sur quelques-uns des problèmes fondamentaux de la vie religieuse et sociale.

Par delà la jeunesse, il y a tout le peuple que les jeunes apôtres veulent faire gravir vers plus de vérité, plus de charité, plus de bien-être. Mais, ne le savent-ils pas ? Toutes les transformations sociales ne se réalisent qu'après le passage des grands courants d'idées. C'est pourquoi, aux Trois-Rivières, j'ai exhorté la jeunesse à remplir avec plénitude son devoir intellectuel. Pourquoi ne pas le dire ? Je voudrais la voir revenir aux fortes études des grands âges de foi, alors

que les étudiants, ainsi que parle M. Georges Goyau, allaient s'abreuver aux sources mêmes de la haute théologie, et qu'un de ces écoliers s'appelait le Dante. Volontiers en cela je lui proposerais l'exemple admirable du groupe de l'*Amitié de France*. Ces jeunes catholiques français qui veulent mettre dans leur vie et dans leur œuvre les plus hautes valeurs surnaturelles, s'adonnent avec ferveur à l'étude de l'Écriture Sainte, des Pères, de saint Thomas d'Aquin.

Que nos jeunes catholiques aillent chercher aux mêmes sources la substantielle vérité. Quand les talents auront été fécondés par cette sève surnaturelle, nous pourrons espérer, et pourquoi pas ? une littérature, un art qui soient la pure efflorescence de notre âme catholique et française. Alors vraiment ce sera pour l'*Association*, avec l'expansion de ses doctrines, l'empire sur la direction générale des esprits. Ce sera le prolongement par les œuvres de cette minute heureuse de notre vie nationale que nous appellerons bientôt réveil et renouveau.

En attendant, que nos jeunes gens continuent par leurs congrès, par leur revue, par leur parole, qu'ils continuent sans relâche leur mission d'éclaireurs. Si jamais dans le passé l'on n'a pu les combattre sans commettre une mauvaise action, il faut qu'à l'avenir l'on ne puisse leur montrer figure d'indifférent sans commettre la même faute. Hélas! nous le savons, trop souvent jusqu'ici, on les a méconnus, boudés, ostracisés, peut-être méprisés. Mais l'heure approche où on leur rendra justice. Bientôt l'on ne pourra plus se cacher l'émiettement de toutes les forces, l'abaissement de la morale individuelle et sociale, l'anarchisme révolutionnaire en sourd travail dans le monde des prolétaires. Les partis politiques apparaîtront de plus en plus comme le règne de l'accident et de l'incohérence. On finira pas trouver inquiétant que, dans un pays comme le nôtre, la direction des affaires publiques à la ferme lumière des principes chrétiens, ne passe plus que pour le fait d'idéologues établis dans l'absolu. En face de tous ces périls, l'on devra bien s'avouer la parfaite insuffisance des *organisations* existantes. Et alors, ce sera votre heure, jeunes apôtres de l'*Association*. De gré ou de force, l'on s'en viendra vers cette jeunesse qui s'est emparée de tous les faisceaux de lumière, de toutes les puissances d'action, et qui nous arrive avec l'ardente volonté de continuer notre histoire à ses pages les plus catholiques et les plus françaises.

L.-A. Groulx, *ptre*

Extrait de *la Nouvelle-France* de Québec, septembre 1913.

PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Le Semeur. Orgme de l'A. C. J. C. Revue mensuelle formant, chaque a un volume de plus de 300 pages. *Abonnement:* $1. Prime aux nou abonnés.

Le Congrès de la Jeunesse à Québec en 1908. — In-8 de 460 pages, illust nombreuses gravures. *Prix:* $1.15 franco.

Le Congrès de la Jeunesse à Ottawa en 1910. — In-8 de 150 pages. *Prix:* 40 franco.

Étude critique de notre système scolaire. Rapport du Congrès des Trois-Ri 1913. — In-8 d'environ 200 pages. *Prix:* 50 sous, franco.

Statuts de l'A. C. J. C. — In-32 de 56 pages. *Prix:* 6 sous.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française, par Eugène BE Monographie publiée par *la Revue de l'Action Populaire*, de Rei Brochure de 20 pages. *Prix:* 5 sous.

L'A. C. J. C. Chansonnette par le R. P. Hermas LALANDE, S. J., ancien a nier général. *Prix:* 10 sous.

Appel aux jeunes. Tract reproduisant le premier appel à la jeunesse canad en 1904. *Prix:* $1.50 le mille.

Projet de constitutions d'un Groupe de l'A. C. J. C. Prix: 2 pour 5 sous.

Insignes de l'A. C. J. C. Prix: 35 sous l'unité. Remise de 10 p. c. sur comm de 50 insignes.

Pour tous renseignements, adresser:

Comité Central de l'A. C. J. C.

1075, rue Rachel est,

MONT

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL

BX 1419 A765 Groulx, Lionel Adolphe
Ceux qui viennent

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 23 02 015 0